Faviere
FRC 2.1934 1.1A
Case
FRC
18533

PAUL ET VIRGINIE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Représentée par les Comédiens Italiens, le 15 Janvier 1791.

A AVIGNON,

Chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire, Place Saint-Didier.

1792.

THE NEWBERRY LIBRARY

ACTEURS.

PAUL.	*M. Michu.*
M. DE LA BOURDONNAIS.	*M. Grangé.*
LE PASTEUR de l'Iſle.	*M. Saulié.*
DOMINGUE, noir.	*M. Trial.*
DORVAL, colon.	*M. Ceillier.*
ZABI, negre de Dorval.	*M. Elvion.*
UN OFFICIER de port.	*M. Favart.*
UN MATELOT.	*M. Dufrenoy.*
JOSEPH, enfant créole.	*Mlle. Maſſe.*
VIRGINIE.	*Mad. St. Aubin.*
Mad. DE LA TOUR.	*Mad. Desforges.*
MARGUERITE.	*Mad. Leſcot.*
NEGRES.	

La Scène ſe paſſe dans l'Iſle-de-France.

PAUL ET VIRGINIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une partie sauvage de l'Isle-de-France & les bords d'un large ruisseau qui traverse le chemin : ce ruisseau dont les eaux paroissent fort basses au commencement de l'Acte, est semé de pointes de roches qui débordent toujours au-dessus de l'eau ; ils doivent être assez rapprochés les uns des autres pour qu'un homme puisse traverser à sec en enjambant d'un rocher à l'autre. Le site doit offrir une perspective sauvage, imposante & pittoresque ; plusieurs Bannaniers sont épars çà & là ; un Dattier couvert de fruit est au milieu du Théâtre.

A la fin de l'ouverture on doit entendre le bruit de la pluie. Au moment où la toile se leve, Paul & Virginie paroissent sous le Dattier ; ils sont couverts l'un & l'autre du jupon de Virginie sur leur tête.

SCENE PREMIERE.

PAUL ET VIRGINIE.

PAUL.

Appuye-toi bien contre moi, ne crains rien.

VIRGINIE.

Ah ! mon frere !

PAUL, *sortant la tête de dessous le jupon.*

Bah ! le nuage est passé, il ne pleut plus.

VIRGINIE.

Toujours des orages !

PAUL.

Nous sommes dans la saison ; mais c'est le dernier.

VIRGINIE.

Crois-tu ?

PAUL, *quittant l'arbre.*

Attends, je vais voir, tu sais que je me connois au temps.... (*Il regarde l'horizon.*) Viens, viens.

VIRGINIE.

Et ce que je vois en l'air ?

PAUL.

C'est l'arc-en-ciel : tiens, quand on voit ça, le pasteur m'a dit qu'il n'y avoit plus rien à craindre.... A présent que nous sommes plus tranquilles, chante-moi la petite chansonnette que notre noir *Domingue* t'a apprise, ça te délassera de ta fatigue.

VIRGINIE.

Volontiers.

CHANSON.

Ma Zoé, si quitter Caze,
Adieu tout bonheur à moi :
Ami, rester en extase,
Rien seul qu'à penser à toi ;
Le jour pour moi sans lumiere,
Le bouquet n'a plus d'odeur,
La nuit sommeil fuit paupiere,
Causer moi qu'avec mon cœur.

Quand toi revenir de ville,
Chanter ainsi qu'un oiseau,
Cœur alors bien plus tranquille,
Œil plus ne se fondre en eau ;
Prends doux baiser sous l'ombrage ;
Toi qui me dis ivre d'amour,
Que jour plus beau du voyage,
Ah ! c'est le jour du retour.

PAUL.

Elle est jolie, ta chanson, mais plus jolie encore quand tu la chantes.

VIRGINIE.

Ha ça, sais-tu bien le chemin pour nous en retourner ? nous sommes venus ici toujours causant ensemble, & nous nous sommes bien avancés dans ce vallon ; je meurs de faim, & si la nuit nous prenoit....

PAUL.

La nuit, mais tu n'y penses pas ; le soleil est d'aplomb sur nos têtes, les arbres donnent à peine de l'ombre sur leurs pieds ; quand elle s'étendra, nous partirons : voilà encore quelques provisions, qui sont courtes à la vérité, mais nous ne sommes pas si loin de chez nous que tu crois. (*Il pose le panier à terre.*) Attends, que je m'oriente. (*Il regarde en l'air.*) Quand nous sommes partis les nuages alloient comme ça, nous allions à rebours ; à présent nous n'avons qu'à les suivre, & nous nous trouverons à notre habitation ; ce n'est pas plus fin que ça.

VIRGINIE.

Nos meres sont inquiétes ; elles sont si bonnes, car j'aime la tienne comme la mienne.

PAUL.

Et moi donc, madame Delatour ne m'appelle-t-elle pas son fils ? ne le serai-je pas véritablement un jour ? car enfin, nous nous marierons, faut l'espérer ; il viendra un temps où quand je voudrai embrasser ma sœur, qui sera pour lors ma femme, elle ne se mettra plus à fuir, pour ne pas me donner un baiser (*se rapprochant d'elle*) qui coûte si peu !

VIRGINIE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Paul, Paul, ne me parle pas de ça, causons plutôt de nos meres, du chagrin qu'elles ont d'être éloignées de leur patrie : n'as-tu pas remarqué que la mienne est bien plus triste encore, depuis qu'elle a reçu cette lettre de France ? Ah ! si je savois lire, ou toi, & que nous puissions accrocher cette feuille-là quelque jour !...

PAUL.

Nous ferions mal, Virginie, nous volerions un ſecret. Je les dédommage cependant le mieux que je puis, d'être loin des lieux qui les ont vu naître : premier régiſſeur de notre habitation, j'ai arrangé notre caſe comme on dit que ſont celles de France; j'ai nommé un coin de notre enclos, la *Bretagne*, l'autre, la *Normandie*. Ce ſont les deux provinces que nos meres habitoient; ce qui regarde le ménage eſt de ton reſſort; moi, je bêche la terre avec notre bon negre *Domingue*; je ſoigne le jardin qui eſt charmant, nos cannes de ſucre, ces deux palmiers que *Domingue* a plantés le jour de notre naiſſance, & qui s'éleveront enſemble. Chez nous l'amitié filiale eſt née de l'amitié maternelle; nous nous chériſſons l'un & l'autre, nous l'avouons devant nos meres, & le plaiſir qu'elles ont à nous entendre, égale celui que nous avons à nous le dire.

VIRGINIE.

Mon petit frere!... (*avec un cri.*) ah! vois-tu ce noir qui vient à nous? ah! j'ai peur.

PAUL, *ſe mettant au-devant d'elle.*

Avec moi! fi donc!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ZABI, *ſe traînant le long des arbres.*

VIRGINIE.

DANS quel état il eſt, mon ami!

PAUL.

Comme il ſe traîne le long des arbres!... Oh! je vais lui donner le bras.

VIRGINIE, *voulant l'arrêter.*

S'il te fait mal?

PAUL.

Ne verra-t-il pas bien que je veux le ſoulager?... Venez, bon ami.....

ZABI.

Grand merci; avez bons cœurs, & vous êtes blancs.... Ah! je ſuis bien à plaindre!

PAUL.

Aſſeyez-vous, & prenez confiance en nous.... Je m'appelle Paul; elle, Virginie.

ZABI.

Oh! connois vous autres, bonnes gens, aimés dans toute l'île, logés près d'ici.

PAUL, *à Virginie.*

Vois-tu que nous ne ſommes pas bien loin de chez nous?... Contez-nous votre aventure.... Ses pauvres pieds ſont tous en ſang.... Ah! mon Dieu!

(*Zabi s'aſſied ſur un banc de gazon, à côté de Virginie qui lui eſſuie le front avec ſon mouchoir. Paul cueille des feuilles d'arbres, avec leſquelles il enveloppe les pieds du negre.*)

TRIO.

PAUL.

Apprenez-nous votre peine,
Bon noir, ouvrez votre cœur;
Voilà ma sœur, elle eſt humaine,
Nous calmerons votre douleur.

ZABI.

Gentille perſonne
Saura mes malheurs,
Et ſon ame bonne
Calmera mes pleurs,

PAUL & VIRGINIE.

Sachons vos malheurs.

ZABI.

Un maître ſévere
Me fait maux bien grands:
Dans terre étrangere
Vais paſſer vieux ans,
Vend à nouveau maître,
Qui loin va partir.
Lieux qui m'ont vu naître,
Il faut donc vous fuir!
Mourrai moi, j'eſpere,
Sous bien peu de temps,
Car dans ma chaumiere
A moi garde enfans.

ENSEMBLE.

ZABI.

Oui, mourrai, j'eſpere,
Après maux ſi grands,
Si quitte chaumiere
Sans petits enfans.
Ah! pauvre pere!

PAUL & VIRGINIE.

Que je plains un pere,
Après tels malheurs!
Sa triſte carriere
Finit dans les pleurs,
Ah! pauvre pere!

PAUL.

Infortuné! venez avec nous dans notre habitation, vous aiderez *Domingue*, nous vous nourrirons de nos récoltes; &, comme elles ſeront abondantes cette année, de ce que nous vendrons, j'acheterai vos deux enfans.

ZABI.

Oh! bons petits, veux de tout mon cœur.... Ah!

PAUL.

Vous ſouffrez beaucoup!

ZABI.

Depuis deux jours, je marche la nuit dans les montagnes, le jour dans les bois, demi-mort de faim, pourſuivi par les chaſſeurs; je fuis le maître qui a vendu moi à un Français qui part demain pour pays à lui; je voulois me noyer, mais voyant qu'il y a bons blancs dans notre île, il ne faut pas mourir.

VIRGINIE.

Raſſurez-vous, bon noir.

COUPLET.

PAUL.

Fatigué de ſi longue route,
Ayant gravi ſur les rochers,
La faim vous tourmente ſans doute!

(*à Virginie.*)
Offre-lui les fruits de nos vergers;
Enseigne à ton ame bonne
A soulager, c'est la servir:
Tu sais trop que la main qui donne,
Pour le cœur achete un plaisir.

ZABI.

Oh! fruits à vous comme ils sont doux!
Fraîcheur & goût me rend la vie:
Allois bientôt mourir sans vous.
(*à Paul.*) (*à Virginie.*)
Merci, blanc. Merci, toi jolie.

PAUL & VIRGINIE.

Oh! nous éprouvons aujourd'hui,
Bon noir, en vous offrant du nôtre,
Que le plus heureux est celui
Qui peut donner ses fruits à l'autre.

PAUL.

Et vous viendrez chez nous ce soir.... Si vous êtes fatigué, pourtant.... Hé bien, je vais faire une petite cabane avec des branches, que je couvrirai de feuilles; vous allez voir. (*bas à Virginie.*) Virginie, pendant que je vais m'en occuper, fais-le boire, entends-tu? (*Il va chercher des branches d'arbres, qu'il place au tour du banc de Zabi.*)

VIRGINIE.

Vous avez soif?

ZABI.

Oh! beaucoup.

VIRGINIE.

J'ai vu près d'ici une source.... Attendez-moi. (*Elle sort.*)

PAUL, *regardant son ouvrage.*

Ça va comme un charme!

ZABI, *resté seul.*

Même âge! eux soigner Zabi comme leur pere; moi pleurer voyant leur jeunesse, crois voir à moi petits enfans.... Pauvre Zabi!

VIRGINIE, *revient apportant de l'eau dans ses mains.*

Buvez. (*approchant ses mains de la bouche de Zabi.*) Si cela ne vous désaltere pas assez, je ferai un second voyage.

ZABI, *buvant dans les mains de Virginie.*

Que ça fait de bien! Oh! je suis perdu.... voici maître à moi.

VIRGINIE.

Qu'il a l'air méchant! Paul, Paul, viens à moi; oh! cache-toi derriere nous. (*poussant Zabi derriere elle.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL, *en costume de Colon, un bâton à la main*, NEGRES, VALETS.

DORVAL, *à ses Negres.*

LE voici, saisissez-le, & qu'on l'enchaîne.

PAUL.

Ah! Monsieur!

DORVAL.

Obéissez.

PAUL, *d'un ton plus ferme.*

Non.

DORVAL, *avec un ton menaçant, à ses negres.*

Je vous l'ordonne.

VIRGINIE, *arrêtant Paul qu'elle voit prêt à s'emporter.*

Mon frere.... Monsieur!

PAUL, *à Virginie.*

Un malheureux accablé de fatigue, & qu'il arrache à ses enfans!

DORVAL.

Jeune imprudent, de quel droit viens-tu t'opposer à ma volonté?

PAUL.

Du droit que tout homme a de défendre son semblable.

DORVAL.

Sais-tu que cet esclave m'appartient, que je l'ai vendu, & que je dois le livrer au gouverneur qui l'a acheté?

VIRGINIE, *vivement.*

Le gouverneur.... celui qui reçut si durement ma mere lorsqu'elle fut implorer sa protection; ah! pauvre noir, que je vous plains de lui appartenir!

DORVAL, *avec feu.*

A Monsieur *de la Bourdonnais;* je vois bien, jeunes gens, que vous ne le connoissez pas: n'importe, je ne suis pas ici pour le défendre, j'y viens pour mes intérêts, pour satisfaire à l'engagement que j'ai pris avec un galant homme, le pere, le dieu de notre île, & pour faire punir ce déserteur comme il le mérite: negres, qu'on s'en empare.

PAUL & VIRGINIE.

Ah! Monsieur, de grace pardonnez-lui....

DORVAL, *durement.*

Non, s'enfuir!... quitter!...

PAUL.

C'est notre faute; il alloit retourner à votre habitation; c'est nous, Paul & Virginie, qui l'avons retenu.

DORVAL, *à part.*

Paul, Virginie....

VIRGINIE, *à part seule.*

Tu dis que nous l'avons retenu.... Tu ments, mon frere.

PAUL, *bas à Virginie.*

Oui, mais je le sauve.

DORVAL, *à part, les ayant considérés.*

Plus je les examine... Oui, ce sont là ces charmans créoles....

ZABI, *se jetant aux genoux de Dorval.*

Maître, pardon; si toi m'avois vendu avec mes enfans, aurois à toi obéi; mais quitter seul, les laisser!...

DORVAL, *à part.*

Paix: (*regardant Virginie.*) qu'elle est intéressante!...

VIRGINIE.

VIRGINIE.

Vous voyez qu'il pleure, il eſt bien fâché; allons, laiſſez-vous fléchir.... Quand nous retournerons tous les deux chez nos meres, qu'une bonne raiſon, une aventure heureuſe, puiſſent excuſer notre abſence.

DORVAL.

Virginie, oh! vous avez bien de l'éloquence!... Releve-toi.... Je lui pardonne. (*aux negres.*) Qu'on ne lui faſſe rien.

ZABI.

Merci, bon maître.

DORVAL.

Remercie bien ces jolis enfans, leurs prieres m'ont attendri; je ſens qu'il eſt difficile de réſiſter à celles de l'innocence; retourne promptement à la caſe, M. *de la Bourdonnais*, ton nouveau maître, doit partir ce ſoir au coucher du ſoleil: quant à tes enfans, ſois ſans inquiétude, tu les reverras un jour.

VIRGINIE, *bas au negre.*

Nous les acheterons.

DORVAL.

Notre brave gouverneur ne retourne en France que pour y recevoir les récompenſes qu'il mérite: nos habitations ont trop beſoin de leur pere pour qu'il ne hâte pas ſon retour. Adieu, aimables enfans, on vous aime dans l'île, & je vois qu'on a bien raiſon.... (*Il ſort.*)

PAUL, *prenant la tête du negre & l'embraſſant.*

Adieu, bon noir, ſouviens-toi de Virginie.

VIRGINIE.

Et de Paul.

ZABI.

Oh! oui, long-temps, toujours; adieu.

(*Il ſort avec les negres.*)

SCENE IV.

PAUL ET VIRGINIE.

VIRGINIE.

HÉ bien, Paul, n'ai-je pas bien parlé à ce Monſieur?

PAUL.

Oh! ce ſont tes yeux qui ont tout fait: comme il te regardoit!... Ha ça, nous voilà ſatisfaits, nous pouvons penſer à nous, à préſent.

VIRGINIE.

Il faut partir; je ne ſais comment je pourrai marcher.

PAUL.

Il faut manger, d'abord.

VIRGINIE.

Tu as raiſon, car la faim m'eſt revenue: as-tu quelque choſe?

PAUL.

Et le panier donc?

VIRGINIE.

Est-ce sur lui que tu comptes ? il n'y a plus rien, tu m'as dis de lui donner tout.

PAUL.

C'est vrai; nous voilà bien avancés avec notre générosité; mais il ne faut pas nous en affliger, elle nous a procuré un trop grand plaisir ... Comment faire ? ces arbres ne produisent que de mauvais fruits ; il n'y a seulement pas un tamarin, pas un citronnier, pour se rafraîchir. Eh ! tiens, voici un dattier.... Oh ! ma sœur !...

VIRGINIE, *voulant y atteindre.*

Les braches sont bien hautes.

PAUL.

J'y vais monter.

VIRGINIE.

Prends bien garde de te casser le cou.

PAUL.

Est-ce que je tombe donc ? quand il y a des vaisseaux en rade de l'autre côté de notre habitation, est-ce que je ne grimpe pas au haut des mâts ?

VIRGINIE.

Je n'en vois rien, heureusement.

PAUL, *sur l'arbre.*

Tiens, voilà une branche superbe, je n'y peux pas atteindre, elle déborde trop de l'arbre ; attends, mets-toi dessous ; en pesant dessus avec mon pied, je vais tâcher de la baisser à ta hauteur, tâche de l'accrocher : y es-tu ?

VIRGINIE.

Oui. (*Au moment où Virginie est prête à saisir la branche, Paul retire son pied, & la branche se releve de maniere qu'elle ne peut rien cueillir.*) Hé bien, voyez donc l'étourdi ; je n'ai rien, tu as retiré ton pied trop tôt : tâche d'en cueillir, je te promets un baiser pour ta peine.

PAUL.

En voici une superbe à ma portée.... Approche.

DUO & COUPLETS.

VIRGINIE.

De ta main cueille ces fruits,
Et jettes-les dans la mienne.
(*Paul lui jette des dattes.*)
Reçois le baiser promis
Pour te payer de ta peine.
(*Elle lui envoie un baiser avec ses doigts.*)

PAUL.

Comme ça ? ce n'est pas bien ;
Le vent l'emporte, & je n'ai rien.

VIRGINIE.

Paul, j'en vois beaucoup ici ;
Tiens, je te promets d'avance
Deux baisers pour celles-ci....

PAUL, *à part.*

Bon, j'aurai ma récompense.
(*Il jette des dattes.*)

Mais je la prendrai si bien,
Que le vent n'en aura rien.
J'ai tout moissonné, je crois,
Je veux t'offrir la derniere....
Ma sœur, reçois-la de moi
D'une plus douce maniere....

(*Il met une datte dans sa bouche, & descend à la hauteur de Virginie: elle s'approche pour recevoir la datte: au moment où elle est prête à la saisir, Paul la laisse tomber, & l'embrasse.*)

PAUL, *à Virginie, qui est un peu honteuse.*

Celui-là je le tiens bien,
Le vent, je crois, n'en aura rien.

Si tu ne me refusois pas toujours, je ne serois pas obligé d'employer la ruse.... Allons, boude-moi bien, faisons la paix, & partons.

VIRGINIE.

Mais, par où prendre? voilà le ruisseau que nous avons passé à pied sec, qui est considérablement augmenté de la pluie; s'il faut faire un grand circuit pour regagner notre habitation, je ne sais comment faire, je suis rendue.

PAUL. (*Il va pour reconnoître le chemin, & revient.*)

Je te porterai; mais quel chemin prendre à présent? il faudra faire du détour peut-être.

VIRGINIE, *pleurant.*

Hé bien, nous voilà perdus.... Et nos pauvres meres vont être d'une inquiétude.... C'est ta faute aussi, tu veux toujours faire des voyages.

PAUL. (*Il écoute.*)

Ne me gronde pas.... Paix.... paix donc.... Entends-tu?

VIRGINIE.

C'est Fidelle, le chien de notre case: oui, je reconnois sa voix; serions-nous si près de chez nous, & derriere notre montagne?

PAUL, *presque en criant.*

Ma sœur, voilà Domingue.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DOMINGUE, *de l'autre côté du rivage.*

DOMINGUE.

OH! mes bons petits maîtres! ce sont eux. Attendez, attendez.

(*Il traverse le ruisseau sur les pointes des rochers.*)

VIRGINIE.

Ah! Paul, il va périr; ce courant est si rapide....

PAUL.

Ne crains rien, il sait nager; d'ailleurs ces pointes de rochers qui débordent, l'aideront à traverser. (*Il va à Domingue & lui donne la main pour sauter sur le rivage.*) Mon pauvre Domingue!

DOMINGUE.

Oh! mes jeunes maîtres, que je suis heureux de vous trouver! mais que vos meres ont d'inquiétudes! comme elles ont été

surprises de ne plus vous trouver au retour de la case voisine où je les accompagnois ! Marie, qui travailloit dans un coin de l'habitation, n'a su me dire où vous étiez ; j'allois, je courois par-tout, vous demandant à tout le monde, ne sachant de quel côté aller vous chercher.... Enfin je me suis avisé d'une idée ; j'ai pris vos habits, à l'un & à l'autre, je les ai fait flairer à Fidelle, le chien de notre habitation ; & sur le champ, comme si le pauvre animal eût deviné ma peine, il s'est mis à quêter sur vos pas ; il m'a conduit, en remuant la queue, jusqu'à l'entrée du bois : là, j'ai rencontré des noirs qui m'ont dit que vous étiez au bord de ce ruisseau : Fidelle m'a mené jusqu'au rivage, où il s'est mis à aboyer de toutes ses forces ; alors j'ai couru, j'ai couru, vous v'là, j'vous trouve.... C'est singulier comme le plaisir délasse ; je ne me sens pas du chemin qu'il m'a fallu faire pour vous rejoindre.... Je suis si content !

PAUL.

Et nous.... Tiens, nous allions partir.

DOMINGUE.

Comment ferez-vous ? Il faut faire un circuit, à cause du ruisseau ; & il y a loin.... des chemins !... Si vous n'avez pas pris la même route que moi.... faut que vous ayez fait quatre lieues....

VIRGINIE.

Mon Dieu, oui ; aussi je n'en puis plus.

PAUL.

Mais il faut nous en aller, si nos meres pleurent, se désespérent ; nous ne sommes pourtant pas à la moitié du jour.

DOMINGUE.

C'est vrai, mais voilà la premiere fois qu'elles sont si longtemps sans vous voir, & pour des meres qui pleurent, les heures sont bien longues ! Mon Dieu, mon Dieu ! & Mademoiselle Virginie ?... comment franchir ces rochers, ces racines ?... Où est le temps où je vous portois dans mes bras l'un & l'autre ? mais à présent vous êtes si grandis ! n'importe....

PAUL, *avec feu.*

Mais moi, Domingue, ne suis-je pas jeune & fort ? n'ai-je pas vingt ans & du courage ? Tu m'as vu porter des gerbes énormes, des souches d'acajou ; ma petite sœur n'est pas aussi lourde, vas, nous nous en tirerons.

DOMINGUE.

Mais pour traverser le ruisseau ?... voyez donc comme il est rapide.

PAUL.

Mais regarde donc ces rochers qui débordent, je suis sûr qu'en les enjambant avec précaution.... Allons, Domingue, nos meres pleurent, il faut se hâter de les consoler.... place Virginie sur mes épaules, vîte, vîte.

DOMINGUE, *à part.*

Le bon jeune homme ! Ah ! ma Zizi, j'en ferois autant pour toi.

VIRGINIE, *montée sur un petit rocher.*

noN, mon ami j'ai trop peur....

DOMINGUE.

Nous nous relaierons, ne craignez pas ; quand on porte son bien, manque-t-on de force ?...

VIRGINIE.

Tu le veux.... allons. Mais si, par malheur, le pied te gliſſe ? L'herbe eſt humide au moins.

DOMINGUE.

Chut, j'entends....

VIRGINIE, *effrayée.*

Ah ! Paul !

DOMINGUE.

Hé ! ce ſont les bons amis qui m'ont appris où vous étiez.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, NEGRES, *à l'autre bord.*

CHŒURS DE NEGRES.

Petits blancs, bien doux,
Attendez-nous ;
Vous ne pas riſquer davantage,
Craignez ce ruiſſeau ;
Nous, plus hardis pour paſſer l'eau,
Portez vous en petit voyage ;
Petits blancs, bien doux,
Vous point partir, attendez-nous.

(*Les uns ſe précipitent à la nage, les autres traverſent le ruiſſeau ſur les pointes des rochers.*)

PAUL.

Ce ſont, bons noirs, ma Virginie,
Qu'en ces lieux nous venons de voir.
Ils ſe diſoient : elle eſt bonne & jolie.
Ils t'aideront, c'eſt mon eſpoir.

UN NEGRE.

Si pour Zabi toi prier maître,
Oh ! toi, vois que nous en ſouvien,
Noirs, tu le verras, aiment bien,
Et n'ont pas cœur méchant ni traître.

CHŒUR.

Nous porter toi chez tes parens,
Sur un petit lit de feuillage ;
Leur ramener jolis enfans,
Tout plaiſir pour nous ce voyage.

(*Pendant ce couplet, d'autres negres ont arrangé une eſpece de petite civiere avec des branches d'arbres que Paul avoit coupées, ſur leſquelles ils placent Virginie ; deux noirs la portent, Paul lui donne la main ; les autres négres ſuivent & précedent en chantant.*)

CHŒUR.

Nous porter toi chez tes parens,
Sur ce petit lit de feuillage ;
Leur ramener jolis enfans,
Tout plaiſir pour nous ce voyage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente le jardin de l'habitation de Madame de la Tour. Deux palmiers à peu près de même grandeur sont à l'entrée.

SCENE PREMIERE.

Madame LA TOUR, MARGUERITE.

DUO.

Madame LA TOUR.

HÉLAS! hélas!
Ils ne viennent pas;
Loin de nous qui les arrête?

MARGUERITE.

Calmez votre ame inquiéte,
Domingue eſt allé ſur leurs pas.

Madame LA TOUR.

Ma compagne, mon amie,
Que mon cœur eſt agité!
Ah! ſans ma chere Virginie,
De crainte qu'il eſt tourmenté!

MARGUERITE.

Chez un colon du voiſinage,
Peut-être Paul l'a conduit;
Prenez courage,
Il eſt aimé du voiſinage,
Repoſez-vous ſur lui.

ENSEMBLE.

MARGUERITE.
Calmez votre ame inquiéte,
Domingue eſt allé ſur leurs pas, &c.

Madame LA TOUR.
Hélas! hélas!
Ils ne viennent pas;
Loin de nous qui les arrête? &c.

MARGUERITE.

Repoſez-vous ſur la fidélité de ce bon noir. Que ce moment d'inquiétude appartienne à l'amitié, vous lui devez le détail de vos peines; devant nos enfans, votre cœur n'oſe s'ouvrir..... mais avec moi.....

Madame LA TOUR.

Vous ſavez les motifs qui m'ont fait quitter la France: mon cœur avoit choiſi mon époux; je ne voulus jamais céder aux arrangemens de ma famille, ni former d'autre lien que celui qui m'attacheroit à M. la Tour. Menacée, aigrie, perſécutée, je partis avec mon époux, & je vins m'établir dans cette île: riche de ſon courage & de ſes eſpérances, j'eus le malheur de le perdre, & je me trouvai ſans appui, mais avec un gage de ſon amour, Virginie, ma fille. Réduite à la plus modique fortune, j'eus le bonheur de vous connoître; vous étiez malheureuſe, nos cœurs ſe rapprocherent plus vîte.

MARGUERITE.

Et moi, quelle différence!... oui, trompée par le plus perfide des hommes, qui ne me laiſſa, en m'abandonnant, que mon

malheureux fils. Ce gage de l'amour le plus tendre, dont l'hymen devoit assurer l'existence & le bonheur, fut condamné à souffrir dès les premiers jours de sa vie. Errante & fugitive, repoussée par toute ma famille, je vins chercher le calme loin des lieux où j'aurois dû le trouver : mais ne parlons pas de mes peines, je les bénis, je leur dois une bien bonne amie.

Madame LA TOUR.

En réuniſſant l'une & l'autre le peu qui nous reſtoit, nous achetâmes cette petite habitation ; j'avois une parente en France, Madame de Saint-Phar, je lui écrivis, & je priai M. de la Bourdonnais de la voir dans un voyage qu'il fit dans ce royaume : à ſon retour, je volai chez lui, impatiente de ſavoir le ſuccès de ſes démarches & de mes ſollicitations. Le gouverneur me peignit cette tante irritée contre moi ; & me refuſant toute eſpece de ſecours, lui-même ajouta encore à mes peines en me diſant que j'avois tort, qu'un mariage d'inclination entraînoit de juſtes infortunes. Tel fut le fruit de onze années d'eſpérance.

MARGUERITE.

Eh ! qu'avons-nous beſoin de tes parens ? n'avons-nous pas vécu heureuſes juſqu'à ce jour avec mon fils ? nous n'avons rien à craindre ; marions Paul avec ta fille, ils ont, l'un pour l'autre, un ſentiment que leur jeuneſſe ne rend pas encore dangereux : mais quand l'âge aura déployé toute l'énergie de ce caractere ardent, alors je crains que Paul....

Madame LA TOUR.

Ils ſont trop jeunes, trop pauvres ; Paul eſt notre unique eſpoir ; en le faiſant paſſer aux Indes avec une pacotille.... il annonce de l'intelligence.... Alors, au retour de Virginie....

MARGUERITE.

Au retour de Virginie.... Comment ?

Madame LA TOUR.

Voilà ce que tu ignores, & le ſujet de mes larmes ; cette lettre....

MARGUERITE.

Hé bien....

Madame LA TOUR.

Eſt de M. de la Bourdonnais : ce brave militaire, que j'accuſois injuſtement de dureté, témoin de ma poſition, à ſon ſecond voyage en France, a plaidé ma cauſe auprès de Madame de Saint-Phar ; il l'a touchée en ma faveur, elle me veut du bien, mais à quel prix ! Elle me demande d'envoyer Virginie auprès d'elle ; un vaiſſeau part aujourd'hui, & ce ſoir le gouverneur doit venir chercher ma réponſe.

MARGUERITE.

Te ſéparer de ta fille !

Madame LA TOUR.

Paix, n'entends-tu pas ?...

MARGUERITE.

C'eſt la voix de Paul ; ce ſont nos enfans.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, PAUL, VIRGINIE, LES NEGRES.

PAUL.

C'EST nous, c'eſt nous.

Madame LA TOUR.

Malheureux enfans, d'où venez-vous? dans quelles angoiſſes vous nous avez jetées!

VIRGINIE, *avec naïveté.*

Nous venons de la prairie, le long de la riviere; nous avons demandé la grace d'un negre, à qui nous avons donné le déjeûner de la maiſon, parce qu'il mouroit de faim; & voilà que ces bons noirs nous ont ramenés.

Madame LA TOUR, *l'embraſſant.*

Tu me payes de tout le mal que j'ai ſouffert.

MARGUERITE.

Et toi auſſi, Paul, tu as fait une bonne action.

PAUL.

Et je vous vois, mon cœur eſt heureux.... mais pourquoi cet arbre caſſé?

MARGUERITE.

Oh! c'eſt l'orage de ce matin; tu ſais que nous en avons tous les jours.

PAUL.

Hélas! oui, ça me fait une peine pour ces vaiſſeaux & ceux qui partiront demain.... (*à ce mot, Marguerite lui met la main ſur la bouche & l'embraſſe.*)

VIRGINIE, *gaiement.*

Pourquoi partent-ils? qu'ils faſſent comme nous, qu'ils reſtent. Ne pleure donc pas, maman.... me v'là.

DOMINGUE, *à Madame la Tour.*

Maîtreſſe, bons amis ſont fatigués.... ſi vous vouliez les faire rafraîchir?

Oui, tout ce que tu voudras: donne, voilà mes clefs.

DOMIGUE, *aux noirs.*

Allons, venez vous rafraîchir dans la caſe.

(*Les negres ſortent avec Domingue.*

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* DOMINGUE & les NEGRES.

QUATUOR.

Madame LA TOUR, MARGUERITE.

O Mes enfans!

PAUL & VIRGINIE.

O bonnes meres!

Nous ne vous quitterons jamais.

LES

LES MERES, *à part.*
Ils ne nous quitteront jamais....
VIRGINIE.
Cela donne trop de regrets.
PAUL.
Et fait verser des larmes trop ameres.
LES MERES. PAUL & VIRGINIE.
Ils ne nous quitterons jamais.... Nous ne vous quitterons jamais.
VIRGINIE, *aux deux femmes.*
A préſent dans cet humble aſile,
Je vivrai toujours avec vous....
(*à Madame la Tour.*)
Maman, que tes jours ſeront doux!
Que ton ame ſera tranquille!
PAUL.
Des jeux innocens de notre âge,
Vous verrez le tableau charmant;
Domingue jouera du tamtam
Et nous danſerons ſous l'ombrage.
(*il fait quelques pas.*)
ENSEMBLE.
Madame LA TOUR, *à part.* MARGUERITE, *à part.*
O mes enfans, quelle douleur! Pour l'avenir quelle douleur!
Ce qu'il dit déchire mon cœur. Ce départ va briſer mon cœur.
PAUL & VIRGINIE.
Maman, maman, plus de douleurs,
Je vous revois, ſéchez vos pleurs.

PAUL.

Ma ſœur, nous ne voyagerons plus.... cela leur fait trop de peine.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DOMINGUE, NEGRES.

DOMINGUE.

AH! mon bon Dieu! quel dégât l'orage a fait! j'ai vu de nos fenêtres tout plein d'arbres renverſés.

PAUL.

Ciel! & le boſquet de Virginie.

Madame LA TOUR.

Mes enfans, je n'ai pas encore été voir votre enclos; mais je crois que ce rocher, qui borne la mer, aura garanti vos petites poſſeſſions.

PAUL, *montrant les deux palmiers.*

Allons les voir tous enſemble.... Heureuſement qu'il n'eſt rien arrivé à nos deux amis.... Allons, maman, Virginie.... & toi Domingue, ſongue à ce que je t'ai dit, aye bien ſoin d'eux, n'oublie pas les petits cadeaux.

VIRGINIE.

Tu ſais bien....

Madame LA TOUR, *à Marguerite, à part.*

Et vous, mon amie, pendant notre promenade, prévenez doucement votre fils de la propoſition que l'on me fait, & du parti cruel que le bonheur de Virginie me force à prendre.

VIRGINIE & PAUL.

Adieu, bons noirs.

PAUL.

Bon appétit. (*Ils sortent avec leurs meres.*)

SCENE V.

DOMINGUE, LES NEGRES.

DOMINGUE.

Tenez, vous donnerez chacun à vos maîtresses ces petits anneaux que mes maîtres m'ont dit de vous offrir. (*au plus jeune.*) Et toi, tu feras ce présent à ta bonne amie.... C'est un miroir.

LE NEGRE.

Bon. (*Il se regarde dedans.*) Oh! joli, là verrai donc deux fois comme moi?

DOMINGUE.

Oui.

LE NEGRE, *enchanté.*

Toi bien remercier Virginie.

DOMINGUE.

Voilà M. de la Bourdonnais.

SCENE VI.

Les Précédens, M. DE LA BOURDONNAIS, DEUX NEGRES, *portant une petite malle.*

(*Les negres vont au-devant de M. de la Bourdonnais, & lui baisent les basques de son habit.*)

LA BOURDONNAIS.

Bon jour, mes amis, bon jour; n'est-ce pas ici que loge Madame de la Tour?

DOMINGUE.

Oui.

LA BOURDONNAIS, *avec bonté.*

Je voudrois lui parler.

DOMINGUE.

La voilà, si vous avez quelques bonnes nouvelles à lui donner. Oh! tant mieux, elle paroît avoir bien du chagrin aujourd'hui; elle a besoin qu'on la console. (*Il sort avec les negres.*)

SCENE VII.

LA BOURDONNAIS, Madame LA TOUR.

LA BOURDONNAIS.

Pardon, Madame, si je vous rends ma visite si tard; les affaires générales me distraient souvent des particulieres qui auraient de grands droits sur mon cœur. J'ai à réparer avec vous la maniere dont je vous reçus lorsque vous me fites l'honneur de venir me chercher; vous devez m'excuser, Madame, l'homme

en place n'eſt pas toujours ce qu'il voudroit être : il eſt quelquefois trompé ; & , malgré les intentions les plus pures, il accorde ſouvent à l'intrigue ce qu'il ne croit donner qu'au mérite & à la vertu.... Madame de Saint-Phar, que j'ai vue à mon dernier voyage en France, déſireroit poſſéder Virginie auprès d'elle.... Sa lettre que vous avez dû recevoir....

Madame LA TOUR.

La voici, Monſieur ; que de larmes elle m'a fait répandre !... Ma ſanté, les préventions injuſtes de Madame Saint-Phar contre moi, une amie que j'aie trouvée dans mes peines, & que je n'abandonnerai pas aux horreurs de la ſolitude, tous ces motifs réunis ne me permettent pas un voyage.

LA BOURDONNAIS.

Mais l'intérêt de Virginie, ſon bonheur le commande ; vous ne ſauriez la priver, ſans injuſtice, d'une ſi grande ſucceſſion ; je ne vous cache pas qu'appartenant à tout ce qu'il y a de mieux à la Cour, votre tante avoit employé l'autorité pour rappeler Virginie auprès d'elle.

Madame LA TOUR.

L'autorité en eſt il contre les droits d'une mere ?

LA BOURDONNAIS.

Les bureaux m'ont écrit, à ce ſujet, d'uſer de tout mon pouvoir ; mais ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitans de cette colonie, j'attends de votre volonté ſeule un ſacrifice de quelques années, d'où dépend l'établiſſement de votre fille & le bonheur de toute ſa vie.

Madame LA TOUR.

Je conviens que dans ma patrie je pourrois trouver ma fortune, & jouir des richeſſes qui m'appartiennent de droit ; mais le bonheur & la paix ſont plus précieux qu'elles ; une amie, un enfant valent bien tout ce que je peux attendre ; & le jeune Paul....

LA BOURDONNAIS.

N'eſt pas indifférent pour mon cœur ; ami des arts & de l'induſtrie, protecteur né des hommes qui ne doivent leur fortune qu'à eux-mêmes, votre jeune ami eſt dans la claſſe de ceux que je me fais un devoir de protéger. Je ſais tous les ſervices qu'il vous a rendu, qu'il vous rend encore ; je ſais que cet établiſſement eſt ſon ouvrage ; & moi, qu'un poſte honorable met dans l'heureuſe poſſibilité de le ſecourir, je ferai tout pour lui... Une petite flotte que j'envoie dans l'Inde me met à même de le placer avantageuſement, & j'y ai ſongé. Quant à Virginie, ſi vous ne pouvez entreprendre ce voyage avec elle, daignez me la confier ; mon caractere mérite peut-être une entiere confiance ; je ſais chérir & honorer la vertu ; l'innocence eſt ſi intéreſſante ! Virginie ſera l'objet de mes ſoins, de mon reſpect, & je vous promets de la traiter comme ma fille.

Madame LA TOUR.

La perſpective de ſon bonheur, la généroſité de vos offres commandent à ma raiſon plus fortement qu'à mon cœur : je

sens que le devoir d'une mere est de faire tout pour ses enfans. Je vais l'instruire des propositions que vous daignez me faire; je prierai même notre Pasteur d'encourager sa sensibilité & la mienne.... Elle vient.

LA BOURDONNAIS.

Je vous laisse avec elle : voici des marchandises que j'ai ordre de lui remettre, ainsi que ce sac de piastres, qui lui appartiennent : je vous prie de les lui donner vous-même ; la main qui donne ajoute encore au présent. Je vais visiter les cases de l'île avant mon départ, qui sera au coucher du soleil, & je viendrai réclamer le dépôt que vous daignerez, j'espere, me confier. Adieu, Madame. (*arrêtant Madame la Tour qui le reconduit.*) Demeurez, les habitans de l'île me traitent comme leur ami.... comme leur pere ; de grace, agissez comme eux, avec moi.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

Madame LA TOUR, *seule.*

PAUVRE Virginie ! me séparer de toi !... armons-nous de courage ; ton bonheur, un avenir plus heureux, tout me l'ordonne, je ne dois plus balancer.

SCENE IX.

Madame LA TOUR, VIRGINIE, LE PASTEUR de l'Isle, *appuyé sur un enfant.*

VIRGINIE.

MAMAN, maman, notre bosquet n'est pas endommagé ; il y a quelques petits arbustes de déracinés, mais Paul les replante.... Hé bien ! tu parois toujours chagrine ; tiens, voilà notre bon Pasteur qui vient te consoler avec moi ; sois tranquille, petite mere, je ne partirai plus.

Madame LA TOUR, *à part.*

Elle ne partira plus ! (*haut.*) Bon jour Pasteur.... (*à part.*) Il vient bien à propos.

LE PASTEUR.

La matinée a été orageuse, je voulois savoir si cela ne vous avoit pas fait de tort ; mais il n'y a rien. Voulez-vous me permettre de m'asseoir ?

VIRGINIE, *le mene sous un arbre.*

Oui, mon pere, mettez-vous là, à l'ombre. (*apercevant la petite malle qui est ouverte.*) Ah ! mon Dieu ! maman ! qu'est-ce que c'est que cela ?

Madame LA TOUR.

C'est à toi, ma fille.

VIRGINIE.

A moi !...

Madame LA TOUR.

C'eſt un préſent que te fait une parente que nous avons en France.

VIRGINIE.

Une parente ! ah ! c'eſt celle dont tu m'as parlé quelquefois.... Elle t'aime donc à préſent ?

Madame LA TOUR.

Oui, elle a même grande envie de te voir ; examine ce que renferme cette malle.

VIRGINIE.

Oh ! les belles mouſſelines, les belles toiles !... de l'argent.... Ah ! ma mere, tu ne manqueras plus de rien. (*allant au Paſteur, & lui mettant des pieces dans ſon chapeau.*) Tenez, Paſteur, il y a des malheureux dans l'île, me voilà riche, tâchez qu'il n'y en ait plus.... voilà pour eux, & quand vous en trouverez, envoyez-les moi tous.

LE PASTEUR.

Je vous le promets.... (*à part.*) La belle ame !

Madame LA TOUR.

Tu dois bien aimer cette parente, elle déſire te voir heureuſe.

VIRGINIE.

Puiſque, grace à ſes bontés, je pourrai t'offrir plus que le néceſſaire, je l'aime ; tiens, je l'embraſſerai d'auſſi bon cœur que toi.

Madame LA TOUR.

Tu ne ſerois donc pas fâchée de la voir ?

VIRGINIE.

Au contraire ; la reconnoiſſance dit à mon cœur de la chercher.

Madame LA TOUR, *prête à tout avouer.*

Hé bien, prie notre Paſteur de te lire cette lettre ; (*à part.*) je n'en aurois jamais le courage. (*Elle lui donne la lettre.*)

VIRGINIE.

Volontiers. (*à part.*) C'eſt probablement la lettre dont je parlois à Paul ce matin. (*à ſa mere.*) Toi, choiſis dans cette malle ce qui te conviendras le mieux ; c'eſt à toi, puiſqu'on me l'a donné. (*Elle va près du Paſteur, & lui donne la lettre.*)

Madame LA TOUR, *à part.*

Que va-t-elle apprendre ! je le ſens, cette lettre va déchirer ſon ame ſenſible ; elle ne connoît que ſa mere, &....

LE PASTEUR, *lit.*

» Madame,

» La maniere dont M. de la Bourdonnais m'a parlé de vous à » ſon dernier voyage ; vos malheurs, l'intérêt tendre que votre » fille inſpire ; tous ces motifs réunis ont touché mon cœur, » injuſtement armé contre vous.... il me reſte à réparer mes » torts ; puiſſé-je en eſpérer l'oubli, en employant tous les » moyens de vous rendre heureuſe !

VIRGINIE, *allant à ſa mere.*

Entends-tu ?... vous rendre heureuſe.... Tu n'écoutes pas....

Madame LA TOUR.

Ciel !...

LE PASTEUR, *continuant.*

» Je désire rapprocher de moi Virginie; mon cœur l'appelle, » & tous mes biens l'attendent. M. de la Bourdonnais doit revenir en France, daignez lui confier ce dépôt précieux.... que » votre fille parte avec lui, qu'elle vienne retrouver....

VIRGINIE, *avec feu, arrachant la lettre.*

Oh ciel ! quitter ce pays, aller en France.... ma mere !...

Madame LA TOUR.

Hé bien, Virginie ?

VIRGINIE.

Tu n'as donc pas lu cette lettre avant de me la donner ?

Madame LA TOUR.

Moi ?...

VIRGINIE.

Sais-tu ce qu'elle me propose ?... cette parente ; le sais-tu ? oh non. non, tu ne le sais surement pas....

ARIETTE.

Elle propose à Virginie
De fuir sa mere & sa patrie ;
De s'arracher de ses bras....
Eh ! que m'importent tes richesses,
Et ses trésors & ses promesses,
Sans toi, sans toi, non, non, je n'en veux pas.
Je suis heureuse, j'ai ton cœur,
Près de lui le mien me ramene ;
Je lui raconte mon bonheur,
Ou j'y dépose ma peine,
Ce bien est tout pour mon cœur....
Non, ne crois pas que Virginie
Quitte sa mere & sa patrie,
Qu'elle s'arrache de tes bras.
Eh ! que m'importent ses richesses,
Et ses trésors & ses promesses ?
Sans toi, sans toi, non, non, je n'en veux pas.
(*Elle tombe dans les bras de sa mere.*)

Non, ma mere, je ne te quitterai pas.

Madame LA TOUR.

Tu dois bien sensir ce qu'il m'en coûte de me séparer de toi ; mais avec mon amie, ton frere, je ne serai pas malheureuse. Songe donc à l'avenir, si tu venois à me perdre, Paul & toi vous seriez obligés de travailler à la terre, ou de vendre votre liberté pour vivre : ah ! cette idée me pénetre de douleur.

VIRGINIE.

Le ciel nous a condamné au travail, vous m'avez appris à le bénir chaque jour ; jusqu'à présent, il ne nous a point

abandonné, il ne nous abandonnera pas encore; & cet argent, voilà de quoi vivre heureux toute notre vie.

Madame LA TOUR.

Mais ſonge donc que ce n'eſt pas une ſéparation, ce n'eſt qu'un voyage.

VIRGINIE.

Ah! maman, c'eſt le premier!

Madame LA TOUR.

Rapproche donc tous les motifs qui doivent t'y réſoudre. Ton intérêt, le mien, celui de Paul, de ſa mere, de tout ce qui nous entoure: car ta fortune deviendra la nôtre; & dans ce pays on voit tant de gens qui s'expatrient pour l'aller chercher!

VIRGINIE.

Ils n'ont ſurement pas leur mere.

Madame LA TOUR.

Tiens, conſulte notre honnête Paſteur, je m'en rapporte à lui. (*au Paſteur.*) Vous avez lu la lettre que m'écrit Madame de Saint-Phar; vous avez ſu combien elle étoit aigrie contre moi; voyez tout ce qu'elle offre à Virginie: peut-elle balancer?

LE PASTEUR.

Non.

VIRGINIE.

Quoi! vous qui recommandez aux enfans l'amitié, l'attachement pour leurs meres, vous qui m'avez dit ſi ſouvent, qu'ils ne vivoient que pour elles.... que les abandonner....

LE PASTEUR.

Ne ſuis-je pas juſte? votre mere eſt pauvre, depuis tant d'années ſon courage l'a élevée au-deſſus de l'infortune; mais il s'affoiblit avec l'âge, alors le bonheur des parens devient un devoir; & puiſque vous pouvez....

VIRGINIE.

Mais voyez cet or, cet argent, ce n'eſt plus à moi, c'eſt à ma mere, & il y en a beaucoup.

LE PASTEUR, *avec chaleur.*

Pour rendre ſa veilleſſe moins affreuſe, vous n'en aurez jamais trop; & les malheureux répandus dans cette île.... vous contractez l'obligation de les ſecourir du moment que les moyens vous en ſont offerts: balancez la peine que ce départ vous cauſe, avec le plaiſir qui vous attend au retour; voyez votre mere n'ayant plus à lutter contre l'infortune: l'enfant timide offrant avec confiance à votre cœur toute ſa famille malheureuſe, bien ſûr que vous adouciriez ſa miſere.... Ah! Virginie, les charmes du retour & de la bienfaiſance répareront bien les maux que votre ame ſenſible aura dû ſouffrir.

VIRGINIE, *la voix étouffée par des ſanglots.*

Hé bien oui, je partirai, ma mere! ah! qu'il a bien deviné ce qu'il falloit pour m'y réſoudre.... Mais Paul, mon ami, mon frere, partira-t-il avec moi?

LE PASTEUR.

Et qui auroit soin d'elle?

VIRGINIE.

Vous avez raison; annoncez-lui la résolution que le bonheu de nos meres, le sien, me fait prendre : votre sagesse m'a décidée; que ce soit elle qui le console.... Oh! il est comme Virginie, il aura bien besoin de votre amitié.

Madame LA TOUR.

Oui, je vais le chercher avec notre Pasteur; ma fille, ma Virginie, le ciel & du courage! (*au Pasteur.*) Venez. (*au petit enfant.*) Toi, reste avec elle.

(*Elle sort avec le Pasteur.*)

SCENE X.

VIRGINIE, LE PETIT ENFANT.

VIRGINIE, *à part.*

QUITTER ces lieux, Paul!... ces deux arbres plantés le jour de notre naissance, que je voyois soir & matin.... Ah! ne pensons pas sur nos peines, suivons le conseil du Pasteur, occupons-nous de l'avenir : que j'ai besoin de ces illusions pour me consoler!... Petit, es-tu de l'île?

L'ENFANT.

Oui, Mademoiselle Virginie.

VIRGINIE.

Je vais partir, fais-moi le plaisir d'apporter tous les matins un bouquet à Paul, un bouquet de ces fleurs-là; on en trouve par-tout : tu lui diras que c'est de ma part; & prie Dieu pour que je revienne bientôt.

L'ENFANT.

Oh! oui, Mademoiselle. (*Il sort.*)

SCENE XI.

PAUL, VIRGINIE.

PAUL, *rapidement.*

EST-CE vrai? m'ont-ils trompé? vous partez demain?

VIRGINIE, *effrayée.*

Je pars....

PAUL.

Ne me cachez rien, je sais tout, ils me l'ont dit.

VIRGINIE.

Il faut, mon cher Paul, que j'obéisse à mes parens, à mon devoir.

PAUL.

Vous quittez votre mere, la mienne.... & Paul, votre frere; pour qui? pour une parente que vous n'avez jamais vue.

VIRGINIE.

Hélas! je voulois rester ici toute ma vie, on ne l'a pas voulu le gouverneur, ma mere, le Pasteur lui-même....

PAUL.

PAUL.

Et voilà les raisons qui vous ont décidée, & aucune ne vous a retenue? mais pour être heureuse, où voulez-vous aller? dans quelle terre aborderez-vous qui vous soit plus chere que celle où vous êtes née? comment vivrez-vous sans les caresses de votre mere, dont votre cœur s'étoit fait une si douce habitude?

VIRGINIE.

Eh! mon ami, crois-tu que je ne me sois pas dit tout ce que tu me rappelles? crois-tu donc le cœur de Virginie d'accord avec ce funeste voyage?... méchant! tu n'as pas vu toutes les larmes que j'ai déjà versées.

PAUL, *avec sensibilité.*

Je ne vous parle pas de moi; mais que deviendrai-je moi-même, quand je ne vous verrai plus avec nous, & que le soir viendra sans nous réunir; lorsqu'éveillé le matin par le chant harmonieux des bengalès, je n'entendrai plus ta douce voix qui me les faisoit oublier; lorsque ces fleurs embaumeront ce bosquet, & que je ne respirerai plus ton haleine, plus douce encore; (*plus vivement.*) & quand j'apercevrai ces deux palmiers, plantés à notre naissance, qui croissent avec notre amour?

VIRGINIE.

(*Elle jette un regard douloureux vers cet arbre.*)

Mon frere!

PAUL.

Non, ils ne me rappelleront pas des cruels souvenirs; ils doivent mourir avec nous; mais le vôtre ne doit plus me donner de l'ombrage puisque vous vous éloignez.... (*Il va pour déraciner l'arbre.*)

VIRGINIE, *courant à lui, le retenant par son habit.*

Paul, Paul, mon frere! je reviendrai, & nous veillerons tous quatre ensemble. (*étouffant & cachant sa tête dans ses mains.*) Malheureuse Virginie!

PAUL.

Oh! ne me cache pas tes larmes, c'est le seul bien qui me reste au monde.... Tu regrettes ton frere?

VIRGINIE.

Il me le demande?

PAUL.

Laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau où tu pars.... je te rassurerai sur les tempêtes qui te causoient tant d'effroi dans notre île.... Vois-tu ce ciel? il étoit en feu ce matin: déjà des nuages s'amoncelent du côté du midi; ils présagent une tempête horrible.

VIRGINIE, *se jetant dans les bras de Paul.*

Ah! Paul, tu me fait trembler!

PAUL.

Hé bien, je ranimerai ton courage, je reposerai ta tête sur mon sein, je réchaufferai ton cœur contre mon cœur; & en

France, où tu vas chercher de la fortune & de la naiſſance, je te ſervirai comme eſclave.

VIRGINIE.

Paul, c'eſt pour toi que je pars, pour toi que j'ai vu chaque jour courbé ſous le travail pour nourrir nos deux meres. Si je me ſuis prêtée à l'occaſion de devenir plus riche, c'eſt pour te payer mille fois le bien que tu nous as fait : eſt-il une fortune digne de ton amitié ? Si j'avois un époux à choiſir, en choiſirois-je un autre que Paul ? Combien m'en a-t-il coûté ! combien m'en coûte-t-il tous les jours de retenir ce cœur prêt à voler vers le tien ! Je voulois que tu m'aidaſſes à me ſéparer de moi-même juſqu'à ce que le ciel eût béni notre union ; maintenant tu m'accuſes.... tu peux ſoupçonner ta Virginie !...

(*On entend un coup de canon.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, Madame LA TOUR, MARGUERITE, LE PASTEUR de l'Iſle.

PAUL, *hors de lui.*

ENTENDS-TU ?... on t'appelle. (*aux meres.*) Voyez mon déſeſpoir, le ſien ; je pars avec elle, rien ne pourra m'en détacher.

MARGUERITE.

Quoi, Paul ! tu veux auſſi nous quitter ! qu'allons-nous devenir ?

PAUL, *égaré.*

Laiſſez-moi....

Madame LA TOUR.

Mon fils....

PAUL, *s'animant par degré.*

Votre fils ! vous, ma mere ! vous, qui ſéparez le frere d'avec la ſœur !... Nous avons appris de vous à nous aimer ; tous deux nous nous le ſommes dit mille fois, & maintenant vous l'éloignez de moi ; vous l'envoyez en Europe, dans ce pays qui vous a refuſé un aſile, & chez des parens cruels qui vous ont vous-même abandonnée ! (*Avec feu, s'attachant à Virginie.*) Mais je l'accompagnerai : ſi le gouverneur qui l'emmene m'en empêche, je me jetterai à la mer.... je la ſuivrai à la nage.... Puiſſe la tempête, qui ſe prépare, nous engloutir tous deux à la fois !

FINALE.

PAUL.

Mere cruelle, barbare !
En vain vous retiendrez mes pas ;
Non, non, je ne l'abandonne pas ;
Non, c'eſt en vain qu'on nous ſépare.

VIRGINIE.

Apaise-toi,
Ecoute-moi.

PAUL, *voulant échapper à ceux qui le tiennent.*

Non, laissez-moi;
Non, laissez-moi.
Voyez-vous ce nuage affreux?
Mais rien, non rien ne m'intimide.
Puisse cette mer perfide,
Puissent les flots nous engloutir tous deux,
Et nous ramener à vos yeux,
Morts.... sur cette plage aride!

ENSEMBLE.

VIRGINIE, LE PASTEUR. MARGUERITE, Madame LA TOUR.

Ah! Paul, modere ta douleur, Paul, où t'emporte ta douleur!
Respectez toujours ma / sa mere: Ah! ce tableau me désespere:
Mon / Son ami, mon / son tendre frere, Mon fils, son tendre frere,
Veut-il donc déchirer le cœur Peut-il donc déchirer le cœur
De la plus tendre mere? De la plus tendre mere?

PAUL, *d'une voix éteinte.*

On me l'enleve, on m'en sépare!
Non, non, je n'y survivrai pas.
O ciel! avance mon trépas,
Et que Paul ne voie pas
Le sort qu'on lui prépare.
(*Il tombe sans connoissance.*)
Paul, apaise-toi,
Ecoute-moi.
(*On entend un bruit de tambour éloigné.*)

VIRGINIE.

Le tambour bat, seroit-ce le signal?
Ne peut-on retarder un moment si fatal!...

PAUL.

Déjà je toucherois à ce moment fatal!...

LE PASTEUR.

Tu la verras revenir plus heureuse;
Ce jour sera si doux pour toi!
Ah! laisse-la se séparer de toi;
Que ton ame soit généreuse!...

PAUL.

Cruel! cruel! mes sermens & ma foi
Suffisoient pour la rendre heureuse.

LE PASTEUR, MARGUERITE.

Ah! laissez-la se séparer....

VIRGINIE, *à sa mere.*

Maman, maman, ton bonheur est ma loi;
Il rend mon ame courageuse.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LA BOURDONNAIS, MATELOTS, SOLDATS, OFFICIERS, NEGRES, HABITANS de l'Isle.

LA BOURDONNAIS.

LE vent s'éleve, il faut partir,
On n'entend plus que Virginie....

VIRGINIE, *aux matelots d'une voix étouffée.*

Enlevez-moi.

Madame LA TOUR, *à Virginie.*

Sans toi que vais-je devenir!...
(*à M. de la Bourdonnais.*)
Vous emportez le bonheur de ma vie....

LA BOURDONNAIS.

Bientôt je la ramenerai.

CHŒUR.

LA BOURDONNAIS.

Bientôt je la ramenerai,
Jouir d'un sort plus prospere;
Loin de vous je lui servirai
D'ami, de tuteur & de pere....

PAUL.

Jamais on ne l'arrachera
Des bras d'un ami, de son frere....
(*Il saisit la main de Virginie.*)

CHŒUR.

Bientôt il la ramenera
Jouir d'un sort plus prospere;
Loin de vous il lui servira
D'ami, de tuteur & de pere....

(*Virginie est emportée par un matelot, tandis que les habitans de l'île empêchent Paul & Madame de la Tour de joindre Virginie.*)

(*Virginie, ayant gagné la porte qui ferme le jardin, s'échappe des bras de celui qui l'emportoit, & court à Paul en criant:*)

VIRGINIE.

Paul!... Paul!

(*Elle s'élance dans les bras de Paul, qui cherche à s'échapper avec elle.*)

LE CHŒUR.

Bientôt il la ramenera....

PAUL.

Jamais on ne l'arrachera....

LA BOURDONNAIS, *cherchant à calmer Paul.*

Bientôt je la ramenerai....

(*Virginie est séparée de Paul par des matelots; des habitans de l'île s'emparent de Paul & l'apaisent conjointement avec le Pasteur & sa mere.*)

(*Virginie, entraînée du côté opposé par les matelots, les soldats &*

M. de la Bourdonnais, quand elle eſt prête à perdre ſa mere de vue, poſe ſon mouchoir ſur ſes yeux, paroît le mouiller de ſes larmes & le jette à ſa mere.)

VIRGINIE, *d'une voix étouffée par les ſanglots.*

Adieu, ma mere, adieu!...

(On l'emmene tout-à-fait. Madame de la Tour, que des femmes de l'île retiennent, ſe précipite ſur le mouchoir que ſa fille lui a jeté, & , dans l'excès de ſa douleur, s'en couvre le viſage & s'évanouit; des femmes l'entraînent à la caſe.)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente le rivage de la mer; ſur un des côtés du rivage eſt un rocher un peu élevé. Il fait preſque nuit.

SCENE PREMIERE.

PAUL, LE PASTEUR.

Duo.

PAUL, *courant çà & là comme un homme égaré.*

Elle eſt partie,
Ma Virginie!
Il n'eſt plus pour moi de repos!

LE PASTEUR.

Calmez ces pleurs & ces ſanglots,
Paul....

PAUL.

J'ai perdu le bonheur de ma vie.
Hier encor je la voyois,
J'entendois ſa voix ſi touchante!
Que d'heureux jours je prévoyois!
Et ma Virginie eſt abſente!

ENSEMBLE.

LE PASTEUR. Calmez ces pleurs, ces ſanglots.

PAUL. Non, non, pour moi plus de repos.

PAUL.

Sa mere, ſa mere crüelle,
S'en ſépare par intérêt;
Sa fille à mon cœur ſuffiſoit;
Ah! Paul eſt donc plus tendre qu'elle!
Ici le matin & le ſoir,
J'aurois goûté le plaiſir de la voir.
Un doux lien l'auroit pu rendre heureuſe;
Vain eſpoir, projets ſuperflus,
Ma ſœur, ma ſœur, je ne te verrai plus:
Pour moi cette île eſt odieuſe....
Elle eſt partie,
Ma Virginie!
Il n'eſt plus pour moi de repos.

LE PASTEUR.

Calmez ces pleurs & ces ſanglots.

PAUL.

Non, j'ai perdu le bonheur de ma vie.

LE PASTEUR.

Conſerve-toi pour Virgine.

PAUL.

Si du moins je lui avois fait mes adieux ; si une troupe cruelle ne m'avoit pas privé de ses derniers regards, je serois tranquille ; je lui aurois dit : Virginie, si pendant que nous avons vécu ensemble, il m'est échappé quelque parole qui vous ait déplu, avant de me quitter pour jamais, dites-moi que vous me les pardonnez.... Je lui aurois dit : puisque je ne suis plus destiné à vous revoir, adieu, ma chere Virginie, adieu, ma sœur, vivez loin de moi, contente & heureuse.... Vous pleurez, mon pere ; je le crois, Virginie nous a quitté.

LE PASTEUR.

Ne vous a-t-on pas dit que son absence ne seroit pas longue, & que dans quelques mois....

PAUL, *pleurant.*

Quelques mois !... Elle va au bout de l'univers.... Ah ! si j'eusse deviné mon malheur & le sien, nous n'aurions pas quitté ce séjour tranquille & sauvage où j'étois ce matin avec elle ; il y avoit une source, un dattier, & ma Virginie ! que me falloit-il davantage ? mais, mon pere, vous m'avez dit souvent qu'avec de l'or on acquéroit en Europe des dignités, des honneurs ; j'irai m'enrichir au Bengale pour épouser Virginie.... Je veux m'embarquer.

LE PASTEUR.

Quoi ! vous quitteriez sa mere ?

PAUL.

Elle ne m'est plus rien.

LE PASTEUR.

Et la vôtre ?

PAUL.

Ah ! vous avez raison, elle est bonne celle-là ; elle ne se sépareroit pas de son fils.... je resterai pour elle.

LE PASTEUR.

Et pendant l'absence de votre amie vous acquerrez des connoissances, qu'elle-même rapportera dans cette île ; je vous servirai de guide, je vous verrai tous les jours, je vous apprendrai à écrire.

PAUL, *vivement.*

Oh ! oui, mon ami, que je lui écrive, demain.

LE PASTEUR.

Je vous apprendrai à lire les sages qui ont travaillé avant nous & qui nous donnent du courage lorsque tout nous abandonne ; un livre est un bien bon ami.

PAUL, *avec une naïveté sensible.*

Ah ! je n'avois pas besoin de savoir lire, quand Virginie étoit ici ; elle n'avoit pas plus étudié que moi ; elle ne savoit que tracer son nom sur le sable ; c'étoit le seul que j'avois appris à lire ; & quand les flots l'avoient effacé, pour nous consoler, nous le recommencions ensemble.

LE PASTEUR.

Voici votre mere.

PAUL.

Je n'ai donc pas tout perdu !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE.

PAUL, *courant à elle.*

MA mere, elle eſt partie!

MARGUERITE.

Hélas, oui, Paul, mon cher Paul.... je viens te conſoler; mais Madame de la Tour, mon amie, elle ſe déſeſpere, allons près d'elle, viens....

PAUL, *durement.*

Moi, la voir, non, non, jamais; elle a briſé mon cœur, qu'un autre ſeche ſes larmes. Moi, retourner à notre habitation, revoir les lieux qu'habitoit Virginie, ce jardin, ces fleurs, tout ce qui l'intéreſſoit.... Errer dans les détours de notre enceinte, avec Fidelle, qui la chercheroit comme moi & qui ne la trouvera plus jamais. Non, ma mere, non; mais tiens, partons enſemble, quittons cette île.... j'irai dans l'Inde, je travaillerai pour toi, & tu ſera heureuſe.

MARGUERITE.

Que me propoſes-tu? abandonner mon amie lorſqu'elle eſt dans la peine!... Ah! Paul! je ne reconnois pas ton cœur; reviens avec moi, la nuit s'avance, le temps ſe couvre: les nuages ſemblent annoncer....

PAUL, *effrayé.*

Que dis-tu? Une tempête! (*ſe retournant vere la mer & fondant en larmes.*) Et les flots emportent Virginie!

LE PASTEUR.

Venez plutôt avec moi ſur le ſommet de ce rocher.

PAUL, *avec une nuance de joie.*

Il a raiſon.... La Lune, qui doit bientôt ſe lever, diſſipera peut-être les nuages. On voit bien loin de là-haut?

LE PASTEUR.

Juſqu'à l'île d'Ambre.

PAUL.

Montons ſur le rocher, ma mere; attendons le lever de la lune, nous verrons peut-être encore le pavillon du vaiſſeau de Virginie; peut-être portera-t-elle les yeux de ce côté; nous paſſerons la nuit à parler d'elle, & demain, au point du jour, nous la chercherons encore.

(*Il court ſeul au rocher.*)

LE PASTEUR.

Montez avec lui, ſurtout ne l'abandonnez pas; ſa tête eſt exaltée. (*Paul revient.*)

MARGUERITE.

Mais mon amie, qui ſeule, le mouchoir de Virginie dans ſes mains, mêle ſes larmes....

PAUL.

Dieu! elle a quelque choſe de Virginie; oh! elle eſt bien heureuſe!... & moi je n'ai rien d'elle que mes ſouvenirs!

PAUL & MARGUERITE, *sur le rocher.*
LE PASTEUR, *resté en bas.*

TRIO.

MARGUERITE.
Regardons bien.
PAUL.
Je ne vois rien.
LE PASTEUR.
Il ne voit rien.
PAUL.
Que la nuit promptement s'avance!

ENSEMBLE.

PAUL. Regardons bien
MARGUERITE. Je ne vois rien.
LE PASTEUR. Il ne voit rien.
PAUL & MARGUERITE.
On ne voit rien.
PAUL, *avec feu.*
Pour ajouter à mes tourmens affreux,
La nuit semble épaissir ses ombres,
Et couvrir ces lieux
De ses ténebres les plus sombres.
(*Eclairs.*)
Les éclairs embrasent les cieux,
L'île est dans un morne silence;
Tout est conforme à ma douleur;
Avec le jour fuit l'espérance,
Et la mort reste dans mon cœur.

ENSEMBLE.

LE PASTEUR, MARGUERITE.
Cher Paul! conserve l'espérance,
Sur les rochers, viens allumer des feux;
De Virginie, ils frapperont les yeux,
Elle verra qu'on pleure son absence.
(*Coup de tonnerre éloigné.*)
PAUL.
Entends-tu ces horribles coups?
Vois ces nuages sur ma tête!
Ciel! je t'en conjure à genoux,
De ma sœur détourne les coups,
Et sur moi seul fait tomber la tempête.
TOUS.
Ciel! nous t'en prions à genoux,
Du vaisseau détourne les coups,
loin de lui
Et fais tomber la tempête.
sur moi seul

SCENE

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JOSEPH, *enfant*; HABITANS, *avec des cordages.*

LE PASTEUR, *aux habitans.*

HÉ bien?...

UN HABITANT.

L'officier de port craint un orage pour cette nuit. Le ciel eſt noir.... le couchant enflammé.... Il dit qu'on allume des feux ſur le môle, ſur le rivage & par-tout.

PAUL.

Ah ciel! & Virginie!

LE PASTEUR.

Raſſurez-vous, mon cher Paul.

JOSEPH.

M. Paul, voilà ce que Mademoiſelle Virginie m'a chargé de vous remettre.

PAUL.

Son anneau! Ah! ma mere!

JOSEPH.

Elle vous recommande bien de le garder juſqu'à ſon retour.

PAUL.

Oh! il ne me quittera jamais!

LE PASTEUR.

Mon cher Paul, travaillez avec nos habitans.

PAUL.

Volontiers. (*Il rejoint les habitans.*)

LE PASTEUR, *à Marguerite.*

Cela le diſtraira; tant qu'il ſera occupé, ſa tête ſera plus calme.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER de port, *accompagné de ſoldats avec des flambeaux. Tout doit être en mouvement ſur le rivage pendant cette ſcene. Paul travaille avec les habitans.*

L'OFFICIER, *rapidement.*

BON ſoir, Paſteur; je vois, avec plaiſir, que l'on a exécuté mes ordres. Cette nuit ſera terrible; le vent s'éleve avec force; la chaleur eſt étouffante; il y a un vaiſſeau près de la côte; je ne ſuis pas du tout tranquille. Pendant que je vais aller à la caſerne pour diſtribuer des troupes le long du rivage & faire lancer un canot à la mer, daignez encourager les habitans; veillez ſur tout le monde: trop heureux ſi nous pouvons ſauver la vie à quelques paſſagers. (*Il ſort.*)

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!

LE PASTEUR.

Du courage, Madame; vous voyez que s'il arrivoit un accident, les ſecours ſeroient prompts.

MARGUERITE.

Paſteur, je vous recommande mon fils; il eſt d'une intrépidité qui me fait frémir. Je compte ſur vous, je retourne auprès de mon amie; je vais lui offrir les ſecours de l'amitié. (*Elle ſort.*)

FINALE.

LE PASTEUR.

Courage, amis, courage;
Travaillez tous avec ardeur,
Et par vos ſoins, ſur ce rivage,
Prévenez quelqu'affreux malheur.

CHŒUR *d'habitans occupés à lier des planches, des tonneaux.*

Courage, amis, courage;
Travaillons tous avec ardeur,
Et par nos ſoins, ſur ce rivage,
Prévenons quelqu'affreux malheur.

(*Coups de tonnerre plus rapprochés, éclairs qui couvrent toute l'île.*)

UN HABITANT, *ſur le rocher.*

J'aperçois là-bas deux vaiſſeaux.
Ranimez les feux davantage;
Tous deux luttent contre les flots:
Amis, du zele & du courage.

PAUL, *courant au Paſteur.*

Ciel! il parle de deux vaiſſeaux.
Ah! l'avenir me déſeſpere;
Ils luttent contre les flots:
Ma Virginie! hélas! que faire!
Ah, quel effroi!

LE PASTEUR.

Raſſure-toi.

PAUL.

Quitter une fille ſi chere,
Et l'envoyer ſi loin de ſoi!
Voilà la faute de ſa mere;
A préſent quel eſt ſon effroi?
Oh! tu te plains, ô fille chere!
Tu l'accuſes autant que moi.

LE PASTEUR.

Juge mieux cette fille chere;
Et bien moins cruelle que toi,
Crois qu'elle pardonne à ſa mere.

(*Coups de canon très-forts & éclairs.*)

UN MATELOT, *ſur le rocher.*

C'eſt le vaiſſeau du Gouverneur.

PAUL.

De Monſieur de la Bourdonnais!

LE MATELOT.

Son grand mât vient de ſe briſer.

(*Coups de canon de détreſſe fort éloigné.*)

(*La ſcene eſt éclairée par les éclairs ſeulement.*)

LES HABITANS.
Ils nous demandent du secours:
Ah! tâchons de sauver leurs jours.

PAUL.
Ils nous demandent du secours:
Ah! de ma sœur sauvons les jours.

(*Poul veut se jeter à la nage, le Pasteur l'arrête.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Madame LA TOUR, *échevélée*; MARGUERITE.

PAUL, *au Pasteur.*
LAISSEZ-MOI.

MARGUERITE.
Mon fils, demeure.

PAUL, *hors de lui.*
Entendez-vous? là-bas, là-bas....
Paul s'échappera de vos bras,
Il faut qu'il la sauve, ou qu'il meure.

PAUL.
Entendez-vous ce bruit affreux?

Ensemble.
MARGUERITE.
Non, mon fils, demeure en ces lieux.

PAUL.
Le canon annonce leurs peines.

MARGUERITE.
Paul, prends donc pitié de ma peine.

PAUL.
Non, je vole à ces malheureux;
Que sur ces bords je la ramene.

(*Paul embrasse sa mere, leve les yeux au ciel, qu'il paroît implorer, & se débarrassant de ceux qui l'entourent, il monte précipitamment sur le haut du rocher & se jette à la mer.*)

La Scene suivante est toute pantomime.

(*L'orchestre seul occupe les spectateurs, & peint l'orage dans toute sa force; le tonnerre & les éclairs redoublent.*)

(*Madame la Tour est sans connoissance; Marguerite & le Pasteur sont près d'elle, occupés à la secourir; l'Officier paroît avec des troupes qu'il disperse sur le rivage, de maniere que la prespective de la mer soit toute en vue aux spectateurs; des matelots sont sur les rochers, d'où ils jettent des planches & des cordages à la mer. Alors, on voit paroître dans l'éloignement, le vaisseau de M. de la Bourdonnais, balotté pas la tempête, sans mâts, sans voiles; Virginie est sur la poupe debout, en saisissant un morceau d'une main, & faisant signe de l'autre, à ceux qui sont sur le rivage; un negre est à ses genoux, qui paroît vouloir l'arracher de la poupe pour la sauver. La scene est tantôt brillamment éclairée par les éclairs, tantôt dans l'obscurité la plus affreuse; le tonnerre tombe sur le vaisseau, le brise, & Virginie est engloutie dans les flots.*)

240

CHŒUR.

O vains regrets, soins superflus!
La mort a terminé leur vie;
Pleurons, pleurons, ils ne sont plus;
Malheureux Paul! ah! pauvre Virginie!

MARGUERITE, *sortant de son accablement.*

Quels accens! quels tristes regrets!

CHŒUR.

Nous ne les reverrons jamais;
Malheureux Paul! ah! pauvre Virginie!

(*Le ciel s'éclaircit, le jour revient, une ritournelle gaie annonce l'arrivée de Paul & de Zabi qui ramenent Virginie.*)

LE PASTEUR.

Les voici, ils sont sauvés!

TOUS LES HABITANS, *avec le cri de la joie.*

Ils sont sauvés!...

(*Pendant le morceau d'une harmonie douce, qui doit durer assez de temps pour exécuter ce qui va suivre, Paul, Zabi, negres, Virginie, paroissent au bord du rivage; Paul prend Virginie dans ses bras, & l'apporte, avec l'aide de Zabi, sur le devant de la scene: elle est sans connoissance, il la tient pendant quelque temps sur son genou. Pendant le morceau de musique, Virginie revient peu à peu; revenue à elle, & apercevant Paul, elle veut l'embrasser; mais apercevant tous deux leurs meres, ils leur sautent au cou.*)

La voici, la voici, c'est ce bon noir & moi.

SCENE DERNIERE.

LA BOURDONNAIS, *accourant pâle, les cheveux en désordre.*

Elle est sauvée, quel bonheur! Dans le moment où je me suis jeté dans la chaloupe, où j'attendois Virginie, un coup de vent m'a séparé d'elle. Non, malheureuse enfant, & vous tendre mere, vous ne nous quitterez jamais: je partirai seul pour la France, j'emploierai tout mon zele à vous servir, je persuaderai Madame de Saint-Phar de vous combler de ses bienfaits: si je n'y réussis pas, je suis riche & libre, je me chargerai seul de votre bonheur. (*à Zabi.*) Et toi, bon noir! toi qui aidas le brave jeune homme à sauver Virginie, voilà ma bourse; sois libre, & meurs avec ces enfans....

CHŒUR.

Plus de peines, plus d'alarmes,
Que les plaisirs d'un plus beau jour,
Tendres amans, succedent aux alarmes,
Et que vos cœurs soient unis par l'amour.

FIN.